

# \* «Blanchité» et «races sociales» : un festival de contradictions et de contorsions théoriques

\* Ce texte part d'une constatation simple : la race (sans guillemets) a le vent en poupe, à gauche, à l'extrême gauche et même chez certains anarchistes ou «antifascistes radicaux». La race n'avait jamais vraiment disparu du paysage politique, puisque la droite, l'extrême droite et bien sûr la Nouvelle Droite continuaient à utiliser ce concept biologique et anthropologique en le dissimulant sous des considérations «culturelles» ou «civilisationnelles», mais désormais les forces réactionnaires peuvent compter sur la collaboration d'intellectuels et de militants de gauche et d'extrême gauche, mais aussi libertaires, pour réhabiliter une catégorie de pensée inepte et néfaste. Cela nous attriste un petit peu mais ne nous étonne absolument pas, puisque les courants dits «anticapitalistes» réhabilitent aussi des concepts comme la nation (au nom de l'anti-impérialisme) et des phénomènes obscurantistes comme les religions chrétienne et musulmane (au nom de leur prétendu potentiel libérateur<sup>1</sup>) quand ils ne glosent pas sur les aspects «progressifs» de l'antisémitisme des Afro-Américains<sup>2</sup>. Dans la période historique actuelle, la régression politique n'a ni limites ni frontières,. Elle se poursuivra tant que la classe ouvrière ne tapera pas du poing sur la table pour faire taire tous ces charlatans.

Cet article tente de démonter quelques absurdités en vogue à gauche, à l'extrême gauche et chez les libertaires... mais cet inventaire est évidemment incomplet ! Espérons que ce travail sera continué et enrichi par d'autres camarades ou compagnons...



<sup>1</sup> «(...) les grilles de lecture patriarcales et misogynes des hommes à travers l'histoire ont dénaturé l'essence égalitariste et libératrice de l'Islam (...) les Textes sacrés en eux-mêmes ne sont pas essentiellement porteurs de sexisme et de machine», selon la «féministe musulmane» Zahra Ali. Quant à Pierre Tevanian, il estime que la religion peut avoir une «dimension égalitaire et libertaire». «Loin d'apaiser ou d'endormir l'inquiétude humaine en général et la colère sociale en particulier, l'espérance religieuse se traduit dès lors (...) objectivement par un supplément d'activisme (...) elle rend sinon courageux, du moins téméraire» !!! (Cf. «Le jésuite Pierre Tevanian est un digne représentant de la confusion gauchiste postmoderne» <http://www.mondialisme.org/spip.php?article1916>

<sup>2</sup> Cf. «Mme Bouteldja falsifie C.L.R. James au service d'un «antisémitisme progressif»... imaginaire !», <http://mondialisme.org/spip.php?article2089> .

*Tous les musulmans ne sont pas des terroristes – Je peux vraiment vous voir – Mes cheveux sont authentiques – J'épouserai qui je veux – Je ne suis pas une couleur – Je ne tondrai pas votre gazon – Nous ne sommes pas tous mexicains – Tous les Asiatiques ne sont pas de bons élèves, n'ont pas les yeux bridés et ne parlent pas la même langue – Je ne suis pas une plouc blanche*

### \* **Quelques définitions préalables**

**Race :** *«Catégorie de classement de l'espèce humaine selon des critères morphologiques ou culturels, sans aucune base scientifique et dont l'emploi est au fondement des divers racismes et de leurs pratiques. (Larousse)*

D'un autre côté, pour Houria Bouteldja, porte-parole des Indigènes de la République, la race est un concept *«ni positif, ni négatif. C'est un terme descriptif, axiologiquement neutre, comme celui de genre ou de classe<sup>3</sup>»*.

**Entre les deux positions, il faut effectivement choisir, et ce choix a des conséquences politiques.**

**Race sociale :** aux Etats-Unis, de nombreux scientifiques et spécialistes des sciences humaines pensent qu'envisager la race comme «construction sociale» est *«utile à la recherche»*. Ils la considèrent comme une *«variable politique et sociale, mais non biologique»*. L'utilisation de la race en tant que catégorie politique ou sociale pour étudier le racisme leur paraît *«nécessaire pour comprendre comment les inégalités structurelles et la discrimination produisent des disparités entre certains groupes»* (cf. <https://www.livescience.com/53613-race-is-social-construct-not-scientific.html>.)

**Le problème est que, dans le monde anglosaxon, la définition de ces groupes se fonde surtout sur des phénotypes raciaux (formalisés dans les recensements de la population que veulent imposer les partisans des statistiques ethniques en France), donc sur des «critères morphologiques qui n'ont aucune base scientifique et dont l'emploi est au fondement des divers racismes» !!!**

**Blanchité :** ce terme *«désigne l'hégémonie sociale, culturelle et politique blanche à laquelle sont confrontées les minorités ethnoraciales, aussi bien qu'un mode de problématisation des rapports sociaux de race (...). Loin de tomber dans le piège de l'essentialisation, le concept de blanchité ne renvoie toutefois ni à un type corporel, ni à une origine définie, mais à un construit social : aux modalités dynamiques par lesquelles, dans certains contextes sociohistoriques, certains individus ou groupes peuvent être assignés (selon un processus d'allo-identification) ou adhérer (selon un processus d'auto-identification) à une 'identité blanche' socialement gratifiante<sup>4</sup>»*.

**Cette définition illustre les contorsions idéologiques de nombreux militants : d'un côté, l'auteur utilise un concept racial fondé sur des phénotypes (la couleur de la peau) ; de l'autre, il prétend que cela n'a rien à voir avec un «type corporel» ou avec une «essentialisation» de la race blanche ! On trouve exactement les mêmes contorsions dans la définition du «genre» qui tantôt est présenté comme une construction sociale non naturelle (donc pouvant être balayée), qui serait inscrite «dans une époque, un lieu, une culture», tantôt comme un carcan multiséculaire dont il serait pratiquement impossible de se défaire, tant les conséquences psychologiques, économiques et sociales sont contraignantes, et tant les «privilèges» des dominants sont ancrés dans les mentalités et les structures sociales.**

**De même, les théoriciens et théoriciennes de la domination postcoloniale ou «blanche» dénoncent «l'homogénéisation des cultures (par exemple la culture africaine ou la culture arabo-musulmane sont perçues comme des blocs homogènes)» mais ils se livrent à la même homogénéisation en dénonçant le «privilège de la peau blanche»....**

**Si l'on veut terminer sur une note plus positive, disons que l'intention officielle des partisans de ce concept est de démontrer que les majorités européennes ou euro-américaines (qu'ils appellent «blanches» ou postcoloniales) vivent dans une splendide ignorance et inconscience des discriminations racistes. Cette ignorance réelle, ou cette volonté plus ou moins consciente de ne**

<sup>3</sup> *Vacarme* n° 71, avril 2015 (<http://www.vacarme.org/article2738.html>).

<sup>4</sup> Maxime Cervulle, «La conscience dominante. Rapports sociaux de race et subjectivation», <https://www.cairn.info/revue-cahiers-du-genre-2012-2-page-37.htm>.

**pas voir les effets du racisme systémique contre les minorités d'origine non européenne, permet à la domination du groupe ethno-national dominant de se reproduire tranquillement.**

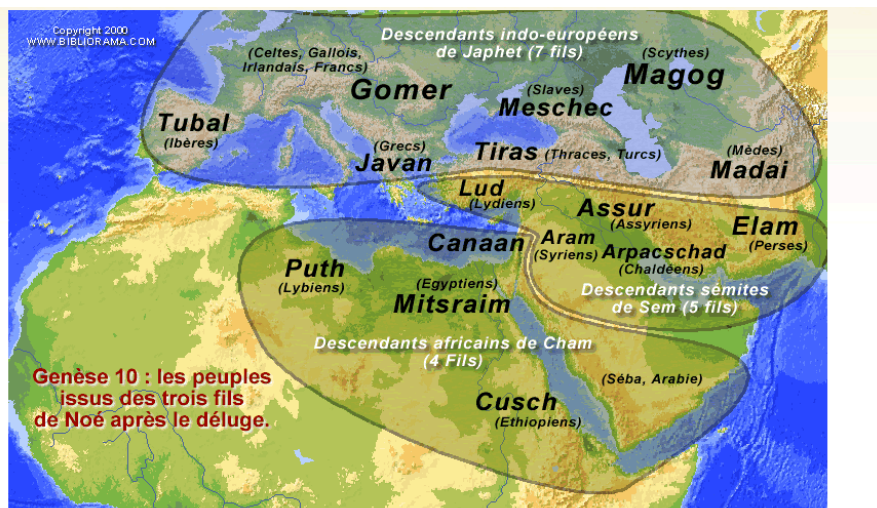
**Ethnie :** «Groupement humain qui possède une structure familiale, économique et sociale homogène, et dont l'unité repose sur une communauté de langue, de culture et de conscience de groupe.» (Larousse)

### 1. La «race sociale» n'a rien à avoir avec la race biologique au sens du XIX<sup>e</sup> siècle.

Depuis l'Antiquité égyptienne, au moins, les êtres humains classifient les autres peuples en fonction de leur couleur de peau. «Ainsi, dès 1350 avant notre ère, les Égyptiens attribuaient aux populations des différences physiques tranchées, sous forme de quatre couleurs : rouge pour les Égyptiens, jaune pour les populations de l'Est, blanc pour les populations nordiques et noir pour les populations africaines du Sud<sup>5</sup>.»

Et ces divisions correspondaient à des traits physiques : «les Rot ou Égyptiens, peints en rouge, les Namou, jaunes avec un nez aquilin, les Nashu, noirs avec des cheveux crépus, les Tamahou, blonds aux yeux bleus<sup>6</sup>».

L'invention du mot race remonte environ au XIV<sup>e</sup> siècle. Jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle, les théories racistes liées à la prétendue supériorité d'une race n'étaient pas dominantes en Europe parce qu'on privilégiait d'autres explications : par exemple, la Bible distinguait entre les descendants mythiques des trois fils de Noé, Seth, Cham et Japhet ; selon cette **légende**, les enfants de Cham auraient peuplé des régions différentes : Canaan, une bonne partie du Proche-Orient ; Koush, l'Éthiopie ; Misraïm, l'Égypte ; et Pout, l'Arabie. Néanmoins, les sociétés ont toujours établi des différences entre les peuples suivant leurs traits physiques, considérés comme héréditaires.



\* Représentation mythique des peuples à partir de la Genèse.

Cette classification était souvent accompagnée de généralisations négatives, y compris dans des régions très éloignées de l'Europe, comme en témoignent les positions de certains philosophes hindous (cf. plus loin) et ce texte d'Ibn Khaldoun (1332-1406) :

«Au sud de ce Nil existe un peuple noir que l'on désigne par le nom de Lemlem. Ce sont des païens qui portent des stigmates sur leurs visages et sur leurs tempes. Les habitants de Ghana et de Tekroum font des incursions dans le territoire de ce peuple pour faire des prisonniers. Les marchands auxquels ils vendent leurs captifs les conduisent dans le Maghreb, pays dont la plupart des esclaves appartiennent à cette race nègre. Au delà du pays des Lemlem, dans la direction du sud, on rencontre

<sup>5</sup> «Races et racisme», article de Jean Deligne, Esther Rebato et Charles Susanne, *Journal des anthropologues* n° 84, 2001, <http://journals.openedition.org/jda/2619>.

<sup>6</sup> Marylène Patou-Mathis, *Le Sauvage et le Préhistorique, miroir de l'homme occidental*, Odile Jacob, 2011.

une population peu considérable ; les hommes qui la composent ressemblent plutôt à des animaux sauvages qu'à des êtres raisonnables. Ils habitent les marécages boisés et les cavernes ; leur nourriture consiste en herbes et en graines qui n'ont subi aucune préparation ; quelquefois même ils se dévorent les uns les autres : aussi ne méritent-ils pas d'être comptés parmi les hommes.» Et Ibn Khaldoun ne craint pas d'affirmer que «les seuls peuples à accepter l'esclavage sont les nègres, en raison d'un degré inférieur d'humanité, leur place étant plus proche du stade animal».

**Animalité, cannibalisme et paganisme**, quel charmant cocktail ! Et après cela, on entendra encore la Brigade anti-nérophobie proclamer que l'esclavage serait seulement un phénomène «occidentalo-chrétien» !

Autre exemple symptomatique : en Inde, entre le V<sup>e</sup> et le IV<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ, deux philosophes (Purana Kassapa et Makkahali Gosala) affirmaient que «les êtres humains se répartissent en six espèces ou catégories dont chacune est caractérisée par des traits génétiques, physiques, moraux et psychologiques, que les individus sont incapables de modifier par leur propre volonté ou par leur effort personnel : le noir, le bleu, le rouge, le jaune, le blanc et le blanc pur. Voulait-on caractériser les différences de couleur entre les individus ? Ce n'est pas certain [?!?!]. Mais cette classification établit incontestablement des différences génétiques, à la fois physiques et psychologiques. L'espèce noire comprend les bouchers, les bourreaux et tous ceux qui pratiquent la cruauté. Les représentants en étaient, soit dit en passant, relégués dans les castes les plus basses et avaient généralement le teint le plus foncé. Les cinq autres catégories sont classées par ordre de perversité décroissante ou de sainteté croissante, et il n'est au pouvoir de personne de changer de catégorie. L'espèce blanc pur comprend les saints parfois, dont la sainteté est naturelle et acquise sans effort, comme la constitution physique<sup>7</sup>».

Le système des castes en Inde a puisé dans ce type de conceptions «anthropologiques», même s'il avait des fondements socio-économiques. Ces catégories défendues par ces deux philosophes (considérés d'ailleurs comme des «matérialistes déterministes») avaient de fortes affinités avec la classification raciale et raciste qui sera théorisée plus tard en Europe. Leurs théories n'ont pourtant rien à voir avec le colonialisme européen et encore moins avec la «suprématie blanche» – si l'on entend par cette expression la domination occidentale !

Au départ, en Occident, le mot race est plus ou moins synonyme de peuple<sup>8</sup> ; il privilégie les critères religieux et socioculturels (sur une échelle de valeurs allant des peuples barbares aux peuples civilisés), pas les critères biologiques. Au XVIII<sup>e</sup> et surtout au XIX<sup>e</sup> siècle ce terme prend peu à peu un sens biologique affirmé, donc supposément scientifique et incontestable.

Les croisades<sup>9</sup> (du XI<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècle), la *Reconquista* de la péninsule Ibérique (du VIII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle), et même, de façon indirecte, les guerres de religion en Europe (du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle) ont permis à l'Islam et à la chrétienté (unie puis divisée entre catholiques et protestants) de se définir l'un face à l'autre, de s'influencer bien sûr, mais aussi de se combattre idéologiquement. Ces affrontements ont amplifié la définition essentiellement religieuse des empires, royaumes et Etats en formation, et aiguisé la définition d'identités religieuses et pré-nationales concurrentes, donc d'autant plus enclines à déprécier l'autre qu'il y avait des enjeux de pouvoir et de conquête territoriale. De plus la «conquête» de l'Amérique a permis de justifier la colonisation en s'appuyant sur la nature «primitive», «sauvage<sup>10</sup>» voire non humaine des Amérindiens (il fallut attendre 1537 pour que le pape Paul III affirme que les

---

<sup>7</sup> G.P. Malalasekera et K.N. Jayatilleke, *Le bouddhisme et la question raciale*, Unesco, 1958. <http://unesdoc.unesco.org/images/0013/001371/137195fo.pdf>

<sup>8</sup> L'ambiguïté persiste puisque, au Canada, dans les formulaires du premier recensement bilingue en 1956, le mot anglais «*race*» était traduit par «nationalité» et que, encore aujourd'hui, l'expression les «peuples fondateurs» est traduite par «*the founding races*» (les races fondatrices). Cf. Patrick Simon, «La statistique des origines : L'ethnicité et la «race», ([http://www.persee.fr/docAsPDF/socco\\_1150-1944\\_1997\\_num\\_26\\_1\\_1442.pdf](http://www.persee.fr/docAsPDF/socco_1150-1944_1997_num_26_1_1442.pdf)).

<sup>9</sup> Au XI<sup>e</sup> siècle on ne parlait pas de «croisades», mais de «voyages à Jérusalem», de «pèlerinage» puis d'«aide à la Terre sainte». Le «politiquement correct» n'avait pas encore été inventé mais on savait déjà euphémiser les entreprises européennes de conquête.

<sup>10</sup> L'«Acte des Sauvages» de 1876 était le nom de la loi canadienne concernant l'assimilation des Amérindiens (cf. P. Simon, *op. cit.*).

Amérindiens étaient de «véritables êtres humains»), provoquant ensuite un essor de l'exportation d'esclaves africains.

Selon Alistair Bonnett, dès le XV<sup>e</sup> siècle, dans le monde occidental, les éléments cultivés des classes dominantes eurent tendance à établir «un trait d'égalité entre "Blancs", Européens et chrétiens, donnant ainsi un contenu moral, culturel et territorial à la "blanchité". Si le concept de race se limitait au départ à l'appartenance à une aristocratie, à une lignée généalogique noble, il s'étendit ensuite à des notions plus larges comme celle de peuple et/ou de nation», puis justifia commodément la colonisation et l'infériorité des peuples conquis, pillés, massacrés, exploités et réduits en esclavage<sup>11</sup>.

Même les partisans les plus radicaux<sup>12</sup> de l'abolition de la «blanchité» s'empêtrèrent parfois dans leurs contradictions entre «race sociale» et race *tout court*. C'est ainsi que Noel Ignatiev et John Garvey écrivent à la fois que «la race blanche n'est pas une catégorie naturelle mais historique et que donc toute construction historique peut être détruite» ; que «la race blanche fonctionne comme un club privé qui garantit des privilèges à certaines personnes en échange de l'obéissance à ses règles» mais aussi que la solidarité entre les membres de ce club «repose une hypothèse fondamentale : tous ceux qui ont l'air blanc doivent, quelles que soient leurs critiques ou leurs réserves, être fondamentalement loyaux<sup>13</sup>».

En réalité, les idées de la Sojourner Truth Organisation (à laquelle appartinrent N. Ignatiev et J. Garvey) sur la race étaient plus complexes, comme en témoigne ce résumé de leurs positions :

«1). La reproduction du racisme s'effectue non seulement grâce aux patrons mais grâce aux travailleurs eux-mêmes et à la façon dont ces derniers soutiennent les divisions racistes sur les lieux de travail.

2). Le soutien des travailleurs blancs au racisme n'est pas seulement idéologique, il a une base matérielle.

3). Le régime capitaliste ne dépend pas tant de la répression pure et simple de l'État que du soutien tacite de la majorité des travailleurs, ce qui s'exprime dans la manière dont ils se font concurrence pour s'en sortir. Cette concurrence utilise la race pour délimiter d'autres lignes de fracture favorables à la division et à la hiérarchie parmi les travailleurs.

4). Rassembler des travailleurs noirs et blancs sous des "revendications communes" ne permet pas de mettre fin à la division raciale du travail. Les revendications des travailleurs noirs devraient être reprises par tous les prolétaires pour le bénéfice ultime de toute la classe ouvrière.

5). Il faut créer des organisations distinctes de travailleurs blancs et noirs pour favoriser une "autonomie noire"<sup>14</sup>».

Dans un autre texte<sup>15</sup>, John Garvey évoque la période (le XVII<sup>e</sup> siècle) où les «travailleurs à la peau pâle» trimaient aux côtés de leurs «camarades de travail à la peau noire» et se considéraient comme leurs amis. Et plus loin il évoque tous ceux «qui (en raison de leur apparence) avaient des ascendants africains et européens et étaient condamnés, à cause de la règle de la goutte de sang, à être Noirs».

«Ceux qui ont l'air Blancs», ceux qui ont la «peau pâle», la «peau noire», «leur apparence», toutes ces expressions **font bien référence à des phénotypes raciaux et pas à une simple «construction sociale» détachée de tout critère physique !!!**

Garvey a beau affirmer que, «pour les biologistes la race est pratiquement invisible», il ne peut ignorer que les conceptions scientifiques actuelles (fondées sur les derniers acquis de la génétique) n'ont

---

<sup>11</sup> Alistair Bonnet, cité par Teresa J. Guess, «The Social Construction of Whiteness : Racism by Intent, Racism by Consequence», *Critical Sociology*, volume 32, n° 4, 2006.

<sup>12</sup> Ils s'appellent eux-mêmes les «nouveaux abolitionnistes» et préfèrent lutter pour l'abolition de la «blanchité» plutôt que de se réclamer de l'antiracisme qui «admet implicitement l'existence des races et se limite souvent à dénoncer les nazis, le Ku Klux Klan et les conservateurs». (John Garvey, «The Abolitionist Alternative in the 21st century» <https://jgonpolitics.wordpress.com/2011/12/23/the-abolitionist-alternative-in-the-twenty-first-century/>).

<sup>13</sup> Citation extraite du journal *Race Traitor* (1996) et reprise par Teresa J. Guess, *op. cit.*

<sup>14</sup> Extrait d'une critique fraternelle de STO par le groupe Angry Workers of the World <https://angryworkersworld.wordpress.com/2016/09/30/angryworkers-on-sojourner-truth-organisation-some-thoughts/>.

<sup>15</sup> John Garvey, «The Abolitionist Alternative in the 21st century», *op. cit.*

pas réussi à balayer les préjugés raciaux ancrés dans les mentalités depuis des siècles. Ces préjugés reposent sur des conceptions scientifiques jugées fausses depuis seulement **quelques dizaines d'années** et combattues idéologiquement, y compris aux Etats-Unis, par des savants et des universitaires qui inventent de nouvelles théories raciales biologiques.



«Trahir la blancheur, c'est se montrer loyal envers l'humanité», devise de *Race Traitor*, revue qui, de 1993 à 2005, rassembla des partisans de l'abolition de la «domination blanche», dont une partie venaient de la Sojourner Truth Organisation<sup>16</sup> (1969-1985).

De nos jours, «la conscience collective de nombreux Américains continue à être conditionnée par les règles de normes raciales obsolètes. Le contenu de cette conscience collective produit des conséquences latentes dans les groupes subordonnés et se manifeste par une estime de soi très faible chez les descendants d'esclaves alors que les descendants des propriétaires d'esclaves et de leurs contremaîtres continuent à jouir, en général, des bénéfices du privilège de la peau blanche. (...) De plus, et cela a des effets tout aussi dévastateurs, une hiérarchie sociale fondée sur la couleur de la peau continue à influencer les comportements de la plupart des descendants d'esclaves... en raison du mythe selon lequel les personnes à la peau plus claire seraient meilleures que les personnes à la peau plus foncée, voire leur seraient supérieures<sup>17</sup>».

Dans une telle situation, en employant des termes comme «blanc», «privilège blanc», «noir» ou «gens de couleur», ceux qui diffusent des concepts comme «blanchité» et «races sociales» recyclent, au nom de l'antiracisme, le vocabulaire des inventeurs européens du racisme, puis des théoriciens de la biologie et de l'anthropologie qui jusqu'au début des années 50 ont contribué à justifier «scientifiquement» les discriminations individuelles et structurelles.

Les marxistes et les anarchistes qui recourent à cette terminologie rejoignent idéologiquement ce que les Black Panthers appelaient les «nationalistes culturels» (en France des gens comme la Tribu Ka ou la Brigade antinégrophobie ; aux Etats-Unis, la Nation de l'islam et bien d'autres courants). En effet, ils sont incapables de penser l'existence de «métis», ou alors ils les considèrent quasiment comme des traîtres, suivant ainsi l'exemple des Indigènes de la République : «*La perspective décoloniale, c'est s'autoriser à se marier avec quelqu'un de sa communauté. Rompre la fascination du mariage avec quelqu'un de la communauté blanche. C'est tout sauf du métissage — une notion que je ne comprends pas d'ailleurs, je ne sais pas ce que c'est. (...) La perspective décoloniale, c'est d'abord de nous aimer nous-mêmes, de nous accepter, de nous marier avec une musulmane ou un musulman, un Noir ou une Noire. Je sais que cela semble une régression, mais je vous assure que non, c'est un pas de géant*<sup>18</sup>».

<sup>16</sup> Cf. les archives de ce groupe <http://www.sojournertruth.net/> et le livre de Michael Staudenmaier, *Truth and Revolution: A History of the Sojourner Truth Organization, 1969-1986*, AK Press, 2012.

<sup>17</sup> Teresa J. Guess, *op. cit.*

<sup>18</sup> *Vacarme* n° 71, *idem*. On ne s'étonnera donc pas qu'un blogueur ultragauche, amateur de la prose du PIR, me traite de «demi-négro», négro étant en français une vieille insulte raciste. Ou qu'un

Dans le contexte américain, comme dans toutes les sociétés où il existe une hiérarchie sociale qui se combine avec une hiérarchie ethnico-raciale, les personnes d'origine européenne qui franchissent la «frontière raciale» (*colour line*) sont pourtant des individus qui accomplissent un acte **politique** très courageux, d'autant plus quand cela les oblige à vivre dans des quartiers ségrégués soumis à des lois punissant les unions interraciales, comme ce fut le cas pendant des décennies aux Etats-Unis. Mais cela évidemment les Identitaires de gauche ne peuvent pas le comprendre.

Derrière la dimension raciste des statistiques ethniques, il y a toujours des enjeux de pouvoir, car la classe dominante cherche toujours à contrôler le plus étroitement possible l'accès à la citoyenneté et l'égalité des droits de tous les individus vivant sous la coupe de l'Etat bourgeois.

Comme le souligne Patrick Simon («La statistique des origines : L'ethnicité et la «race», *op. cit.*) dans son article qui compare les pratiques de recensement aux Etats-Unis, au Royaume uni et au Canada, jusqu'en 1951, le Canada employait des critères différents pour les «Européens» et les «métis» (dans ce cas, ceux issus d'une union entre Amérindiens et d'Européens) : les premiers se définissaient par l'origine du père et les seconds par celle de la mère. Les «métis» devenaient des «autochtones» (traduire, de vrais Canadiens) lorsque leur mère l'était aussi, ce qui permettait de limiter l'accès à la «canadianité» !

Ensuite, jusqu'en 1981, les concepteurs du recensement canadien incitèrent les enfants et descendants d'Amérindiens et de personnes non européennes à s'inscrire dans la catégorie «métis», tout comme aux Etats-Unis ils incitent encore aujourd'hui les enfants et descendants d'Afro-Américains et d'Européens à cocher la case «Afro-Américains». Après 1983, un nouveau changement intervint au Canada et les «métis» d'origine amérindienne purent de nouveau se réclamer de la catégorie des «Premiers Américains». Puis, dans les années 90, on inventa le concept de «minorités visibles» pour désigner toutes les personnes «non blanches».

A travers tous ces changements, on perçoit une constante : la «*one drop rule*», la «règle de la goutte de sang», partagée par les bureaucrates des instituts de recensement, les racistes, les Identitaires de gauche et les... antiracistes. En effet, pour ces gens-là «*les mélanges ou les métissages sont systématiquement traités comme des phénomènes perturbateurs*<sup>19</sup>» qui ne rentrent pas dans leurs schémas idéologiques.

En clair, les gauchistes, les libertaires et les Identitaires de gauche utilisent les concepts de l'ennemi, parce qu'ils se refusent à inventer ou à utiliser un autre langage. Curieuse démarche, surtout en cette époque postmoderne où les militantes et militants se montrent aussi chatouilleux sur l'usage des mots !

## 2. «La race est une construction sociale mais... elle n'existe pas.»

Pour commenter cette affirmation fumeuse<sup>20</sup>, je ne peux que traduire les propos de Barbara J. Fields qui se refuse à employer l'expression de «construction sociale», même si elle comprend évidemment l'intention de ceux qui l'utilisent :

*«La race est évidente pour les gens, de sorte que, lorsqu'ils entendent l'expression "construction sociale", vous aurez droit à deux types de réactions.*

*La première, celle de n'importe quelle personne que vous interrogerez dans la rue sera de vous demander : "Que voulez-vous dire par là ?" Et si elle est d'origine africaine, elle sait que vous ne pouvez pas prétendre que la race n'existe pas, parce que des gens sont tués à cause de ça ! Et qu'ils sont affectés par cette réalité de multiples manières dans leur vie quotidienne, jusqu'à leur mort. **Dire***

---

castoradien, partisan du lieu commun réactionnaire qu'est l'existence imaginaire d'un «racisme anti-Blancs» en France, me décrit comme un homme «né d'un homme afro-américain et d'une femme européenne» (son texte ressemble à une fiche des RG), et donc victime d'un «vide identitaire». Les Identitaires, gaulois ou pas, d'extrême gauche et d'extrême droite, parlent le même langage : celui du racisme biologique et anthropologique, ouvertement ou insidieusement selon leur degré de subtilité et de franchise.

<sup>19</sup> P. Simon, «La statistique des origines...», *op. cit.*

<sup>20</sup> J'aurai pu citer ces propos de Colette Guillaumin, souvent repris par les partisans de la «blanchité» : «Non, la race n'existe pas. Si, la race existe. Non certes, elle n'est pas ce qu'on dit qu'elle est, mais elle est néanmoins la plus tangible, réelle, brutale, des réalités.»

**que la race n'existe pas ne veut pas dire que le racisme, lui, n'est pas réel et qu'il n'a pas de conséquences réelles.**

*L'autre manière fautive d'appréhender la race comme une "construction sociale", c'est d'affirmer que la race est infiniment malléable. Dans les discussions sur la situation de Rachel Dolezal<sup>21</sup>, certains ont déclaré que nous devrions avoir la liberté de décider qui nous sommes. Or, nous n'avons pas la liberté de prendre cette décision nous-mêmes – bien que certaines personnes aient un plus grand pouvoir que d'autres de décider elles-mêmes. **L'identité est une chose; l'identification en est une autre**<sup>22</sup>.»*

**Il ne faut pas confondre l'identité raciale** (subjective, multiple ou pas selon les choix des individus, mais liée à des critères physiques), **et l'identification raciale**, qui correspond à des critères administratifs, recouverts d'un vernis scientifique...ou pas. Ces critères de classification raciale sont définis par l'Etat (notamment dans les opérations de recensement de la population américaine), donc fondés sur des phénotypes, comme la couleur de peau, la taille, les traits faciaux, etc.



*\* Les partisans de la «blanchité» et de la «race sociale» n'ont rien inventé !*

Sur ce terrain comme sur bien d'autres, les discours gauchistes, libertaires, féministes, nationalistes-culturels et identitaires qui se fondent sur le ressenti individuel (l'expérience de la souffrance des discriminations ; la fierté d'avoir choisi telle ou telle identité, voire plusieurs à la fois) se heurtent à la dure réalité : celle de l'identification, de la classification ethnique et raciale, mises en œuvre par l'Etat nord-américain sur de multiples documents administratifs (demandes de bourses, formulaires de candidature à un emploi, statistiques des administrations et des entreprises, etc.).

### **3. La «race sociale» et la «blanchité» sont des notions qui viennent des Etats-Unis mais ont une portée universelle.**

Aux Etats-Unis les **phénotypes raciaux** sont toujours une doctrine d'Etat fort mal déguisée sous le nom d'«ethnie», de «catégorie **raciale**», etc. Ils ont un lien direct non seulement avec l'héritage de l'esclavage mais avec les lois ségrégationnistes et racistes qui ont régi ce pays jusque dans les années 60 et avec les préjugés **raciaux** toujours en vigueur.

C'est ainsi qu'encore en 2010 la Croix Rouge américaine recommandait, pour les collectes de sang, qu'elles soient effectuées au sein de chaque race ou de chaque groupe ethnique !

Il n'existe aucun consensus scientifique sur la définition du mot ethnie. Comme l'écrit Patrick Simon : «*Par construction, l'ethnicité est un concept vague, instable, combinant une multiplicité de caractéristiques telles que le lieu de naissance, la langue, les "traits culturels", la religion, la "race", la nationalité, la couleur, l'ascendance et, recouvrant tous ces attributs, le sens d'une appartenance*

<sup>21</sup> Adolph Reed Jr. : «De la "transgenre" Caitlyn Jenner à la "transraciale" Rachel Dolezal : pour les féministes et les "Identitaires raciaux" américains y aurait-il de bons et de moins bons "trans"»? <http://mondialisme.org/spip.php?article2565>.

<sup>22</sup> Cf. <https://www.jacobinmag.com/2015/06/karen-barbara-fields-racecraft-dolezal-racism/>



*commune*<sup>23</sup>». Au Royaume uni, les frontières entre la «race» et le «groupe ethnique» sont extrêmement floues, puisque la définition de la race englobe des éléments biologiques (couleur de peau), culturels (langue, «*identification à une ascendance mythique ou réelle*»), politiques (lieu de naissance, citoyenneté) et sociaux («*sentiment d'appartenance à un collectif*<sup>24</sup>»).

Selon l'ONU, chaque Etat a le droit de contacter sa propre définition et l'organisation internationale conseille quelques critères supplémentaires comme les «*coutumes relatives à l'habillement ou au mode d'alimentation*», l'appartenance à une tribu.

Bref, la race et l'ethnie sont des concepts peu utiles pour des militants.

Dans une interview de la revue *Jacobin*, Barbara J. Fields insiste sur la nécessité de dénoncer sans relâche «*la fausseté du racisme biologique. Parce que c'est la racine, la source et la ressource du discours raciste dans la vie publique qui court-circuite les arguments sur l'inégalité en général et les détourne vers des discussions sur les inégalités naturelles entre les "Noirs" et les "Blancs"*<sup>25</sup>».

Aux Etats-Unis, les communautés ethniques s'organisent sur une base **raciale**, ouvertement proclamée et reconnue par tous, de l'extrême droite à l'extrême gauche, en passant par d'innombrables associations, groupes et lobbies, même si tous jurent que la «blanchité» ou la «négritude» n'ont rien de biologique pour eux.

Vouloir universaliser des «concepts» inséparables des formes de domination et d'exploitation spécifiques prises par la ségrégation aux Etats-Unis<sup>26</sup> ou liés à des conceptions biologiques réactionnaires et obsolètes, c'est contribuer à propager aussi l'organisation en communautés ethniques fondées sur des phénotypes **raciaux**. C'est renforcer les préjugés racistes au nom de... l'antiracisme.

#### **4. Les notions de «race sociale» et de «blanchité» sont acceptées par les sciences sociales dans le monde anglo-saxon donc il est rétrograde et obscurantiste de ne pas les utiliser.**

Des débats virulents opposent les universitaires anglosaxons à ce sujet. Aucune définition ne fait l'unanimité d'autant plus que la «blanchité», loin d'être seulement une «*construction sociale et culturelle*», apparaît souvent comme une idéologie et un ensemble de pratiques multiséculaires<sup>27</sup>, **naturelles ou génétiquement déterminées**.

Ainsi, par exemple, le marxiste John Garvey écrit que les «*nouveaux abolitionnistes* [de la blanchité] *se proposent de lutter contre une réalité qui s'est sédimentée depuis de très nombreuses années, et dans le cadre de laquelle le privilège blanc a été transmis de génération en génération et soutenu par le fonctionnement normal de la plupart des institutions économiques et sociales de ce pays*<sup>28</sup>». Mais ce phénomène multiséculaire lié à un «*privilège blanc*» (qui est en fait un privilège européen) apparaît comme un obstacle quasiment infranchissable en raison justement de sa «sédimentation» dans la réalité sociale depuis des siècles, même si Garvey part du point de vue selon lequel la révolution sociale pourra détruire ce que les hommes ont construit.

De plus, les concepts de «blanchité» et de «privilège blanc» ont été récupérés par les postmodernes et sont couramment utilisés dans tous les médias anglosaxons, au point que l'un des plus importants

---

<sup>23</sup> P. Simon, «La statistique des origines...», *op. cit.*

<sup>24</sup> *Idem.*

<sup>25</sup> <https://www.jacobinmag.com/2015/06/karen-barbara-fields-racecraft-dolezal-racism/>.

<sup>26</sup> Ces **quatre** conditions spécifiques furent la «conquête» (c'est-à-dire le génocide) des Indiens ; l'importation massive d'esclaves africains ; l'appropriation d'une grande partie du territoire mexicain ; et la venue, tantôt forcée (cas des *indentured servants*, travailleurs asservis par contrat), tantôt «volontaire» d'Européens, d'Asiatiques et de Latino-Américains.

<sup>27</sup> Dans une brochure officielle financée par le Commissariat général à l'égalité des territoires (Fatima Ouassak, *Discriminations classe-genre-race. Repères pour comprendre et agir contre les discriminations que subissent les femmes issues de l'immigration postcoloniale*), on retrouve le même type de constatations fatalistes : «*Le constat d'une transmission de génération en génération du stigmata xénophobe quand il s'agit de Noirs et d'Arabes est de plus en plus incontestable*». (intersectionnalite.fr/DISCRIMINATIONS-MULTIFACTORIELLES-v2.pdf)

<sup>28</sup> John Garvey, «The Abolitionist Alternative in the 21st century», *op. cit.*

théoriciens de la «blanchité», Theodor W. Allen, a dû tirer la sonnette d'alarme sur ces mésinterprétations nombreuses<sup>29</sup>.

En effet pour T.W. Allen, la «blanchité» était un **instrument de contrôle social au service de la classe dominante**. Selon lui, cet outil avait été inventé à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle pour empêcher la solidarité naissante entre les travailleurs asservis sous contrat (*indentured servants*) venus d'Europe, les paysans pauvres euro-américains et les esclaves ou hommes libres venus d'Afrique. La suprématie euro-américaine n'était pas le fruit d'une erreur commise par des gouvernants éclairés et partisans de la démocratie ; elle n'était pas simplement le résultat de préjugés racistes individuels et collectifs. Et surtout, pour Ted Allen, les conséquences de ce système avaient été désastreuses (coûts humains de la guerre de Sécession, détérioration considérable des conditions de vie des «Blancs» pauvres à l'époque) pour les travailleurs euro-américains, malgré les quelques «privilèges» qu'ils avaient acquis. De plus, il établissait une différence entre le fonctionnement du racisme structurel aux Etats-Unis et dans les Antilles britanniques, où les descendants des Afro-Caribéens purent former une petite bourgeoisie de «collabos» et même posséder des esclaves.

Cette démarche matérialiste était et est aux antipodes des analyses libertaires, gauchistes ou universitaires quand ils cherchent à appliquer ces concepts en France.

Toute perspective de classe en est absente, comme toute analyse de la composition de la classe ouvrière. Toute référence à des luttes communes et à des solidarités entre travailleurs «européens» et «non européens» est gommée et il ne reste plus qu'une lutte entre les membres de deux «**rac**es sociales» (les «Blancs» et les «non-Blancs»). Triste évolution d'une théorie qui considérait que les «privilèges blancs» avaient paralysé les travailleurs euro-américains pendant trois siècles, et les avaient empêchés de défendre leurs propres intérêts de classe contre ceux de la classe dominante et qui est désormais devenue un vulgaire hochet anti-prolétarien pour gauchistes et libertaires branchés.

Enfin, pour des militants, ce qui compte dans l'emploi des concepts, c'est de savoir s'ils ont une utilité dans la lutte contre le racisme. Les aspects positifs de l'usage de ces notions floues aux Etats-Unis, au Royaume Uni ou dans d'autres pays restent à démontrer.

##### **5. On doit recenser les groupes ethniques, sinon on ne peut pas lutter efficacement contre le racisme. Il faut donc des «statistiques ethniques» (à dominante raciale, ajouterai-je).**

Il existe différents moyens de mesurer les discriminations racistes sans employer des catégories **raciales**. On peut très bien utiliser des catégories faisant référence à l'origine géographique : Africains, Maghrébins, Asiatiques, et des sous-catégories nationales (Sénégalais, Chinois, Turcs, Algériens) sans faire référence à des «Blancs», des «Noirs», des «Jaunes» ou des «Rouges» ou des «Marrons» (*brown* en anglais, littéralement «basané» ou «bronzé», encore une vieille catégorie raciale). Aux Etats-Unis et au Royaume uni, *brown* désigne tantôt les personnes issues de l'Asie du Sud-Est – Indiens, Pakistanais, Sikhs, Hindous, etc. –, tantôt les personnes d'origine latino-américaine, tantôt les... **musulmans** !. On est donc face à une **confusion entre nationalité, ethn**ie, **race biologique (au sens du XIX<sup>e</sup> siècle) et religion, confusion propagée par les services de recensement étatiques mais aussi par les antiracistes gauchistes et libertaires**, et à une réutilisation d'un très ancien concept racial et raciste (*brown*) fondé sur des traits physiques différents de ceux que l'on associe traditionnellement aux Européens.

Les spécialistes des sciences sociales se plaindront sans doute que des catégories faisant uniquement référence à l'origine géographique et/ou à la nationalité seront forcément moins «précises» que les leurs ; mais les catégories ethno-**raciales** qu'ils proposent sont tout aussi floues et également la source d'erreurs.

De toute façon, le combat des exploités n'a pas à être dicté par les modes intellectuelles, les recherches de niches universitaires et les considérations de carrière des historiens, des démographes<sup>30</sup> ou des sociologues, fussent-ils de gauche...

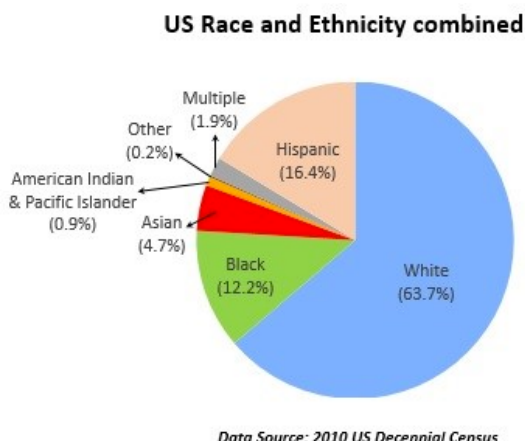
---

<sup>29</sup> Cf. sa critique fraternelle des aspects psychologisants du livre de David Roediger *The Wages of Whiteness*, <https://clogic.eserver.org/4-2/allen>. Le livre de Roediger paraîtra en 2018 aux Editions Syllepse, sous le titre *Le salaire du blanc*.

<sup>30</sup> La démographe réactionnaire Michèle Tribalat a consacré un livre entier (*Statistiques ethniques, une querelle bien française*, L'Artilleur, 2016) à justifier l'établissement de statistiques ethniques pour

**6. Ce n'est pas grave d'utiliser des critères raciaux liés aux phénotypes, dans la mesure où les personnes concernées ont la liberté de choisir d'appartenir à telle ou telle catégorie ethno-raciale.**

Remarquons tout d'abord que cet argument de la «liberté de choisir» montre bien que les tenants de ces critères **raciaux** se sentent très mal dans leur... peau. En réalité, ce choix est conditionné et limité.



Aux Etats-Unis on peut «choisir», entre cinq races : amérindienne, asiatique, afro-américaine, hawaïenne/océanienne et blanche ; une ethnie : hispanique<sup>31</sup> ; et une catégorie dite «multiraciale». On peut aussi cocher plusieurs cases, par exemple «Blanc» et «Afro-Américain». Mais ce «choix» n'a aucun sens réel dans les relations sociales quotidiennes, puisque ce sont les Euro-Américains qui décident de coopter voire d'assimiler, ou pas, les membres des «minorités» dans le groupe dominant politiquement et socialement.

Par conséquent, on constate une «*préférence ethnique*» dans les déclarations «volontaires» d'appartenance à tel ou tel «groupe ethnique» : «*Celle-ci se porte sur les origines les plus valorisées dans le système hiérarchisé des groupes ethniques américains, ainsi que sur celles qui se montrent les plus endogames. Les variations dans les déclarations de l'origine ethnique à chaque recensement démontrent la faible stabilité des identités et leur sensibilité aux événements conjoncturels, qu'ils soient d'ordre politique, culturel ou social*»<sup>32</sup>.

Les minorités définissent des stratégies pour défendre leurs intérêts sur une base **raciale** et s'affrontent sur la base de tels critères (lobbies électoraux, gangs, groupes de rap, luttes mémorielles, associations communautaires, etc.). Avec les programmes de discrimination positive, il peut être intéressant de rejoindre telle ou telle minorité pour effectuer des études supérieures ou se faire embaucher : «*Il ne s'agit pas seulement de se définir, mais aussi, et surtout, de faire progresser ses propres intérêts en renforçant le poids démographique de son groupe. On assiste alors à une projection dans le recensement des rapports de concurrence et de compétition affectant les relations interethniques et interraciales dans la société américaine*»<sup>33</sup>.

---

mieux contrôler l'immigration d'un point de vue policier, gestionnaire-capitaliste et républicain-assimilationniste ! Elle rejoint tout à fait le point de vue américain dominant, pour qui les statistiques ethniques ont toujours été **depuis 1790**, non pas une façon de lutter contre la ségrégation et le racisme comme le prétendent les partisans de ces statistiques ethniques en France, mais un moyen d'ouvrir (ou de fermer selon les moments) les portes de la citoyenneté aux descendants d'esclaves et aux immigrants de toutes origines. Ces statistiques permettent aussi aux gouvernants de rendre responsables certaines catégories ethniques de la criminalité, du chômage, des maladies contagieuses ou sexuellement transmissibles, etc., en s'appuyant sur de prétendues preuves scientifiques.

<sup>31</sup> De fait les «Hispaniques» se considèrent très majoritairement comme «Blancs» aux Etats-Unis comme dans les sociétés latino-américaines où la hiérarchie sociale est liée à la couleur de la peau, ce qui explique et justifie à la fois la marginalisation des personnes d'origine africaine et indienne.

<sup>32</sup> P. Simon, «La statistique des origines...», *op. cit.*

<sup>33</sup> *Idem.*

On voit les effets néfastes de cet encouragement à adopter une identité communautaire. Cela n'incite pas les prolétaires membres des minorités à se battre pour des objectifs communs, mais à tirer profit des miettes que redistribue le système capitaliste en fonction des origines « raciales ».

Enfin, lorsqu'une militante euro-américaine antiraciste, Rachel Dolezal, a décidé, en changeant sa coiffure et en obscurcissant sa peau, de devenir Afro-Américaine, les féministes, les associations antiracistes et la plupart des gauchistes lui sont tombés dessus, alors même qu'elle n'en tirait aucun « privilège », bien au contraire, selon leurs propres « théories ».

En réalité, pour les antiracistes américains, la « race sociale » est une race *tout court*, **fondée sur des phénotypes et pas du tout sur un libre choix**. « Libre choix » que ces mêmes milieux accordent pourtant généreusement aux « trans » qui sont, eux, libres de « choisir leur propre corps<sup>34</sup> », expression pour le moins baroque.

**7. Pour lutter contre le racisme, il faut que les membres des « races sociales » s'organisent en fonction des discriminations qu'ils subissent ou qu'ils infligent aux autres, et donc qu'ils se réunissent à part sur une base ethno-raciale.**



Il est évident que des personnes discriminées doivent avoir le droit de se réunir entre elles pour en discuter et s'organiser. **Mais ce droit n'est pas un devoir, une obligation absolue, et il reste à prouver que ce soit le moyen le plus efficace de combattre le racisme.** Aux Etats-Unis, après s'être battus contre la ségrégation dans les résidences universitaires, les étudiants des minorités ethniques réclament désormais des résidences séparées en fonction de leurs origines **raciales** (et d'ailleurs aussi en fonction de leur sexe, ou de leur orientation sexuelle, autre facette de la même tendance identitaire<sup>35</sup>). La ségrégation ethnique, motivée par des raisonnements antiracistes, est-elle un progrès pour les personnes discriminées ?

Poussant le raisonnement encore plus loin, certains créent désormais des groupes uniquement réservés aux « Blancs » pour que ceux-ci déconstruisent leurs « privilèges »<sup>36</sup>. Ces « privilèges » concernent, notamment, les possibilités de faire des études supérieures, les conditions de salaire, d'emploi, de logement, l'accès à la santé et le taux de mortalité qui sont très différents selon que l'on est « Blanc » ou

<sup>34</sup> Cette notion même de « choisir son propre corps » est l'une des absurdités permises par le développement de la médecine mais aussi par les idéologies identitaires. Mais aborder ce problème nous emmènerait trop loin.

<sup>35</sup> Cf. <http://www.slate.fr/story/146349/facs-americaines-espaces-de-non-mixite-raciale>

<sup>36</sup> Cf. « Quelle place pour les blancs dans les mouvements antiracistes ? Expériences américaines, réflexions françaises » de Julien Talpin, <https://www.contretemps.eu/place-blancs-mouvements-antiracistes-experiences-americaines-reflexions-francaises/>. Cet article est paru dans la revue attrape-tout du NPA. Son auteur s'émerveille de cette nouvelle mode, tout en remarquant que les participants aux réunions auxquelles il a assisté sont des petits-bourgeois salariés ou des « intellos précaires » – mais il n'en tire aucune conclusion.

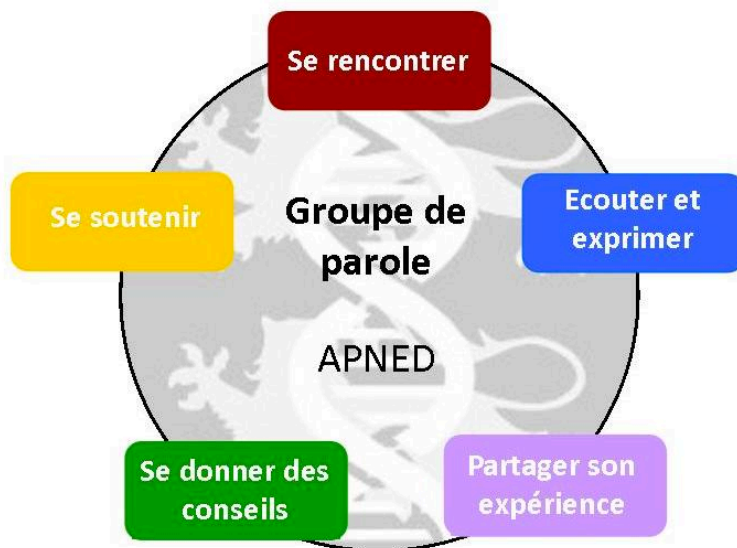
«non-Blanc»<sup>37</sup>, mais aussi «la protection contre les violences et les mesures arbitraires de la police ; de meilleurs logements et de meilleurs quartiers ; l'accès à un enseignement public adéquat, voire de haute qualité ; un accès relativement ouvert au marché du travail et aux possibilités d'avancement ; la capacité de voyager en voiture sur les autoroutes de ce pays sans être harcelés par les flics ; et la possibilité d'exprimer plus ou moins librement ses aspirations ethniques<sup>38</sup>». Pour illustrer ce dernier point, John Garvey cite le cas des Amish en Pennsylvanie et des Juifs hassidiques à New York qui ont pu conserver des mœurs et un style de vie tout à fait marginaux par rapport à «l'étiquette» dominante sans être victimes de discriminations, parce qu'ils sont d'origine européenne.

Malgré ces constatations, aucune lutte antiraciste ne peut réussir sans des confrontations, y compris virulentes au sein des organisations antiracistes, anarchistes et d'extrême gauche, entre les personnes de diverses origines et orientations sexuelles. Plus généralement, aucune minorité, dans aucune société, n'acquerra l'égalité des droits si ses membres vivent et s'organisent seulement entre eux, et s'ils ne peuvent pas obliger les membres de la majorité ethnico-nationale à reconnaître leurs pratiques discriminatoires... et à changer leurs comportements dans les espaces de vie et de travail **communs**.

### 8. Lutter contre le racisme suppose un changement personnel (intérieur) facilité par la participation à des groupes de paroles «non mixtes», donc racialement (ou, en langage politiquement correct, ethniquement) homogènes.

Cette psychologisation du racisme est étroitement liée aux «politiques identitaires» : d'un côté, quand on est «Blanc», il faut se confesser de ses travers racistes, découvrir les méfaits provoqués par son «innocence blanche<sup>39</sup>» et admettre publiquement ses «privileges blancs» ; de l'autre, quand on est discriminé, on est censé chercher prioritairement l'empathie des membres de sa communauté d'origine... ou d'adoption.

Tout d'abord il est dangereux de confondre «thérapie de groupe» et réunion politique, parce qu'un travail psychologique sur soi et un travail thérapeutique en groupe nécessitent la collaboration de professionnels qualifiés. Or, dans les groupes politiques radicaux, on trouve très peu de personnes ayant ces capacités et cette formation, mais beaucoup d'individus (dont l'auteur de ces lignes...) qui ont des tendances autoritaires, des problèmes personnels individuels difficiles à résoudre, des frustrations sociales rarement maîtrisées, etc.



*Représentation des objectifs d'un groupe de parole (ici une association d'aidants pour les personnes souffrant d'une maladie rare, le syndrome d'Ehlers-Danlos).*

<sup>37</sup> Teresa J. Guess, *op. cit.*

<sup>38</sup> John Garvey, «The Abolitionist Alternative in the 21st century», *op. cit.*

<sup>39</sup> *White innocence. Paradoxes of colonialism and race* est le titre de l'ouvrage (disponible en ligne) d'une universitaire afro-surinamo-néerlandaise, Gloria Wekker.

D'autre part, la lutte de classe (sur les lieux de travail ou dans les quartiers populaires) ne repose pas principalement sur la dénonciation morale de la souffrance<sup>40</sup> mais sur la volonté d'encourager les exploités à relever la tête, s'organiser de façon autonome, se battre contre ceux qui les exploitent et les dominent, et détruire le système capitaliste. Confondre les deux registres (le registre politique et le registre émotionnel et/ou psychothérapeutique) aboutit de fait à une concurrence entre les «victimes<sup>41</sup>» de l'exploitation et de la domination.

Cette concurrence provoque (ou nourrit) à son tour une fragmentation à l'infini des groupes identitaires et une culpabilisation réciproque : si tu es un hétéro, tu n'as rien à dire sur l'homosexualité parce que tu ne souffres pas de la moindre discrimination liée à ton orientation sexuelle ; si tu es une Euro-américaine hétéro tu es mal placée pour comprendre les problèmes des lesbiennes afro-américaines, etc. Sans compter les juifs sépharades trans qui ont une perception de l'oppression radicalement différente de celle des juifs ashkénazes hétéro (je n'invente rien)...

Reconnaissons que, **au départ, ce raisonnement part d'une réflexion de bon sens** : il est évident que les personnes concernées par une situation concrète sont les plus à même de décrire, dénoncer et combattre les formes d'exploitation et de domination qu'elles subissent.

C'est ainsi que raisonnait la Ligue des ouvriers noirs révolutionnaires<sup>42</sup>. De même, les féministes afro-américaines du Combahee River Collective pouvaient déclarer dans leur Manifeste en 1977 :

*«Nous réalisons que les seules personnes qui se soucient suffisamment de nous pour œuvrer systématiquement à notre libération, c'est nous-mêmes. Le fait de se concentrer sur l'oppression spécifique que nous subissons incarne le concept de politique de l'identité<sup>43</sup> (identity politics).»*

Elles ne se contentaient pas de dire que *«l'expérience du sexisme n'est pas la même pour une femme blanche et pour une femme non blanche»* ou que *«l'expérience du racisme n'est pas la même pour un homme non blanc et une femme non blanche»*, ce qui relève de l'enfonçage de portes ouvertes, en dehors de tout critère de classe<sup>44</sup>. Elles militaient dans une perspective ouvertement **«socialiste»** (ni léniniste ni stalinienne, apparemment, puisqu'elles prônaient une *«distribution non-hiérarchique du pouvoir au sein de notre groupe et dans la société révolutionnaire que nous imaginons»*), ce qui n'est plus du tout le cas

---

<sup>40</sup> Une telle démarche centrée principalement sur la souffrance (y compris une souffrance pluriséculaire dans le cas des conséquences à long terme de l'esclavage) aboutit parfois à des demandes de réparations financières, dangereuses politiquement car source de nouvelles divisions parmi les exploités. Après tout, on ne voit pas pourquoi les descendants de tous les prolétaires morts au travail, victimes d'accidents et de maladies mortelles ou handicapantes à vie, ne demanderaient pas des compensations financières collectives aux capitalistes pour leur exploitation. D'ailleurs, en langage marxiste ou anarchiste, cela s'appelle la... Révolution sociale !

<sup>41</sup> On a vu un débat assez similaire s'instaurer récemment chez les féministes françaises entre celles qui refusent d'être considérées principalement comme des «victimes» et celles qui accusent les premières d'ignorer la souffrance des victimes de harcèlement sexuel et de viol, et d'être complices de la domination masculine.

<sup>42</sup> Cf. les trois textes traduits et publiés dans *Les Temps modernes* : <http://mondialisme.org/spip.php?article2373>.

<sup>43</sup> J'ai conservé la traduction française, même si pour ma part j'aurai traduit par «politique identitaire», plus précis politiquement. D'ailleurs la sociologue Fatiha Ajbli évoque les femmes qui *«sont porteuses d'un bagage identitaire»*, cet adjectif n'a donc rien de dévalorisant pour les partisans de la «blanchité»...

<sup>44</sup> Il est caractéristique que Fatima Ouassak dans sa brochure sur l'intersectionnalité (*op. cit.*) affirme que les «femmes blanches» emploient souvent «du personnel domestique» et se trouvent *«en situation d'exploiter les femmes noires très nombreuses dans ce secteur d'activité»*. La rémunération horaire d'une «domestique» variant de 10 à 15 euros nets de l'heure, alors que le SMIC horaire est à 7,83 euros nets, on voit mal combien de smicardes et de salariées modestes ont les moyens d'employer des femmes de ménage ou des nourrices, non subventionnées par l'Etat ! Seules des petites-bourgeoises aisées ou des bourgeoises ont cette possibilité financière, mais évidemment ces considérations de classe ne cadrent pas avec «l'intersectionnalité» à la sauce réformiste... Mieux vaut rester dans un flou ethnico-féministe consensuel avec juste une petite touche radicale.

des Identitaires de gauche actuels qui se réclament, en paroles, de leur combat mais qui ont mis à la poubelle la lutte pour le socialisme et la Révolution.

Et les militantes du Combahee River Collective précisait : «*Nous avons conscience que la libération de tous les opprimés et de toutes les opprimées requiert la destruction des systèmes politico-économiques capitaliste et impérialiste, aussi bien que du patriarcat. Nous sommes socialistes, parce que nous pensons que le travail doit être organisé pour le bénéfice collectif des personnes qui réalisent le travail et créent les produits – et non pas pour le profit des patrons. Les ressources matérielles doivent être distribuées également entre les personnes qui créent ces ressources. Pourtant, nous ne sommes pas convaincues qu’une révolution socialiste qui ne soit pas en même temps une révolution féministe et antiraciste garantisse notre libération*<sup>45</sup> .»

Il est évident aussi que les personnes qui ne subissent pas directement telle ou telle forme d’exploitation ou de domination doivent faire un gros effort d’écoute et d’empathie. Mais ce discours est tenu essentiellement par des universitaires qui n’hésitent pas à s’arroger un quasi monopole de l’écrit et de la parole, pas par des prolétaires appartenant aux minorités ethniques et qui s’organiseraient sur des bases de classe.

De plus, cette démarche psychologisante (fondée sur le diptyque innocence/culpabilité chez des individus ou un groupe racial) repose sur une conception idéaliste. Jusqu’ici, dans l’histoire des luttes de classe et des révolutions, les changements personnels importants sur le plan politique n’ont jamais été le fruit de «thérapies de groupe» ou de «groupes de parole» mais de luttes collectives et **conflituelles**<sup>46</sup> durables. Et ces changements personnels (d’ordre psychologique) et politiques n’ont jamais rien de définitif.

Chacun de nous connaît des personnes dépourvues de préjugés racistes, qui se mettent subitement à détester les Africains, les Roms ou les Juifs. Chacun peut observer les poussées collectives de xénophobie et de nationalisme. Sur le terrain politique, ces phénomènes sociaux ne peuvent être combattus par d’aimables discussions individuelles à visée pédagogique (dans le cadre, par exemple, d’un porte-à-porte post-électoral, comme cela s’est fait aux Etats-Unis après l’élection de Trump), des groupes de parole ou des «sessions de prises de conscience» consensuels. **Ils doivent être combattus et stoppés par la construction de rapports de force collectifs qui ne reposent ni sur des processus «démocratiques» ni sur le libre débat entre toutes les opinions, et surtout pas celles des fascistes et des racistes.**

Lorsque des militants libertaires ou gauchistes valorisent **l’entre-soi ethnique et/ou religieux dans les «communautés» minoritaires (et a fortiori dans la «communauté» ethno-nationale majoritaire)**, ils succombent aux sirènes de l’individualisme et de l’identitarisme capitalistes (parfaitement complémentaires<sup>47</sup>) prônés par la société marchande actuelle dans tous les aspects de la vie quotidienne : des multiples chaînes micro-thématiques aux restaurants ou aux musiques dites «ethniques», en passant par les sites de rencontres fondés sur des critères religieux, les groupes affinitaires Facebook «interraciaux», les associations corporatives identitaires, etc.

## 9. Racisme et «suprématie blanche» ; «colonialisme blanc», «domination blanche» et impérialisme sont quasiment synonymes.

Tout d’abord, si ces termes sont vraiment synonymes, pourquoi privilégier la caractérisation **raciale** ? Pourquoi ne pas parler de suprématie euro-américaine (aux Etats-Unis), euro-française (en France) et de colonialisme européen ?

---

<sup>45</sup> Cf. <http://journals.openedition.org/cedref/415>

<sup>46</sup> Le relativisme actuel et l’idéologie du «vivre ensemble» qui dominant dans les sociétés occidentales bannissent toute confrontation réelle, même verbale, et effacent les antagonismes de classe et les antagonismes politiques, présentés et/ou vécus comme des affrontements personnels nocifs, de simples querelles d’«egos». L’attitude complaisante d’Elie Seimoun vis-à-vis de Dieudonné, son ex-partenaire devenu propagandiste antisémite et négationniste militant banalise ainsi, aux yeux de l’opinion publique, la rage létale de son ami.

<sup>47</sup> Ainsi, l’Appel du Collectif des féministes indigènes de 2007 stipule que «*Chaque femme est en droit de choisir son mode de vie en continuité, en composition ou en rupture avec sa culture, sa tradition ou sa religion*». Et vive le supermarché de la diversité capitaliste !

Le racisme est loin de se limiter à la sphère d'influence européenne, même si la Reconquête espagnole et sa «*limpieza de sangre*» marquèrent les débuts d'une conception biologique de la race, fondée sur la quantité de «sang» juif, maure ou chrétien, etc.

Analysons la définition de la «suprématie blanche» que nous propose le militant libertaire Chris Crass<sup>48</sup>, mais que l'on retrouve grosso modo dans d'innombrables textes gauchistes et libertaires : «*La suprématie blanche est un système de pouvoir ; un système historique institutionnalisé qui perpétue l'exploitation et l'oppression des continents, des nations et des peuples de couleur par des nations et des peuples blancs du continent européen pour maintenir et défendre un système de richesse, de pouvoir et de privilège. La suprématie blanche opère à travers l'oppression raciale contre les peuples de couleur, l'esclavage, le génocide, les politiques d'immigration, etc. (...) La suprématie blanche maintient un pouvoir réel pour la classe dirigeante qui contrôle les principales institutions de la société*»<sup>49</sup>.

Une telle analyse de la «suprématie blanche» est incapable de rendre compte du judéocide européen, à moins d'en minimiser l'importance historique et la spécificité, puisque ce génocide n'a rien à voir avec le colonialisme. Quant à l'oppression multiséculaire des Juifs dans les sociétés européennes et arabomusulmanes, elle ne peut s'expliquer par la «blanchité».

Dans «Qu'est-ce que la suprématie blanche<sup>50</sup> ?», Elisabeth Martinez va encore plus loin puisqu'elle prétend que les mots racisme et «suprématie blanche» «*font référence au même problème*», mais que le second serait «*plus utile*» et «*plus clair*» ! Selon Martinez, le mot race «*n'est pas scientifique*», il ne repose sur «*aucune réalité biologique*». Pourtant, cela ne l'empêche pas d'employer le qualificatif de «blanc» qui, lui, a une réalité biologique néfaste depuis au moins **cinq siècles** ! Et, quelques paragraphes plus loin, elle affirme que les «*privilèges*» accordés aux travailleurs asservis par contrat (*indentured servants*) furent «*légalement reconnus sur la base de la couleur de la peau et de l'origine continentale*», ce qui renvoie à de très anciens phénotypes **raciaux et non à une «construction sociale**».

Quand on connaît un peu l'histoire de la gauche et de l'extrême gauche, on comprend pourquoi il est plus commode pour ces militants de réduire le colonialisme et l'impérialisme européen à un phénomène «blanc» et pourquoi leur indignation est à deux vitesses.

Que ce soit la politique des nationalités de Staline (accompagnées de déportations massives et d'une répression féroce contre les minorités non européennes) ; l'invasion d'une partie des démocraties populaires et de l'Afghanistan par l'Armée rouge ; les discriminations contre les Cubains d'origine africaine<sup>51</sup> ; les interventions militaires cubaines et soviétiques en Afrique ; l'expansionnisme économique de la Chine dans de nombreux pays d'Afrique, la gauche et l'extrême gauche européennes (mais aussi africaines, latino-américaines ou asiatiques) ont beaucoup de mal à prendre des positions claires, dès lors que les guerres, les massacres, les crimes de guerre ou l'exploitation économique ne sont pas le fait des puissances occidentales. Elles préfèrent généralement se taire sur ces questions, ou n'y faire que de brèves et discrètes allusions.

En matière géopolitique, la gauche et l'extrême gauche considèrent en réalité qu'il existe de bons Etats («non blancs») et de mauvais Etats («blancs»). Donc des Etats que l'on critique très peu (Turquie, Chine, Syrie, Iran dans lesquels aucun racisme structurel n'existe ou n'est digne d'être dénoncé) et des Etats que l'on dénonce beaucoup (Union européenne, Israël<sup>52</sup> et Etats-Unis chez qui le racisme systémique prédomine). Cette complaisance vis-à-vis des Etats «du Sud» aboutit à dénoncer sans cesse un seul ennemi (l'impérialisme occidental-israélo-européen) tout en faisant l'impasse sur les massacres

---

<sup>48</sup> «Beyond the Whiteness. Global capitalism and White supremacy : thoughts on movement building and antiracist organising» <http://www.coloursofresistance.org/492/beyond-the-whiteness-global-capitalism-and-white-supremacy-thoughts-on-movement-building-and-anti-racist-organizing/>

<sup>49</sup> «The Proof of Whiteness: More than Skin Deep» de Roxanne Dunbar-Ortiz, contribution présentée à une conférence sur la «blanchité»: «The Making and Unmaking of Whiteness» à l'University of California, Berkeley, les 11-13 avril 1997

<sup>50</sup> <http://www.pittsburghartscouncil.org/storage/documents/ProfDev/what-is-white-supremacy.pdf>

<sup>51</sup> Samuel Farber : «Race et marginalité à Cuba», <http://mondialisme.org/spip.php?article1004> .

<sup>52</sup> On verra ainsi les «antisionistes» de gauche s'indigner des maigres allocations versées aux rescapés de l'Holocauste en Israël, tout en vantant les mérites du mauvais pamphlet de Norman Finkelstein (*L'industrie de l'Holocauste*), qui est justement hostile à toute réparation financière pour les rescapés du judéocide... Cherchez l'erreur.



de masse et génocides d'autres puissances impérialistes ou d'autres Etats. Ou alors en rejetant exclusivement la responsabilité de ces crimes sur les «Blancs» (cf. le quasi silence des gauchistes sur les massacres commis par le régime de Bachar el-Assad, ou la répression quotidienne en Iran).

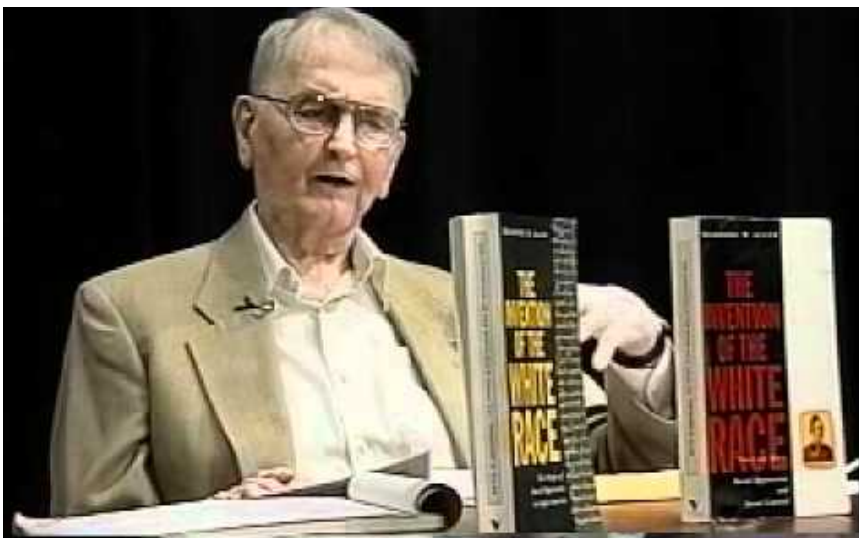
On trouve une illustration caricaturale de cette attitude dans un texte de «Colours of Resistance<sup>53</sup>» évoquant l'histoire de la péninsule Ibérique au VIII<sup>e</sup> siècle. L'auteure évite soigneusement de parler d'invasion et d'expansionnisme musulmans : «*les musulmans arrivèrent au pouvoir [?!] dans la Péninsule ibérique et créèrent un Etat qui exista pendant des siècles. Cependant, à la fin du XV<sup>e</sup> siècle, les musulmans ne contrôlaient plus que Grenade, désormais entourée par les monarchies chrétiennes expansionnistes de Castille, d'Aragon et du Portugal*». Avec de telles précautions oratoires, il est particulièrement difficile d'expliquer le formidable essor **militaire**, économique et culturel de l'islam en dehors de la Péninsule arabique !

10. Les «**privilèges blancs**» ne sont pas liés à la couleur de la peau mais à la «**race sociale**». Pas de chance pour les universitaires et les militants francophones qui reprennent cette antienne, en anglais on dit indifféremment «*white skin privilege*» (privilège de la peau blanche) et «*white privilege*» (privilège blanc).

Cette notion de «**privilège blanc**» a principalement une dimension morale et psychologique, elle est donc source de confusion. L'un des premiers à l'utiliser, W.E.B. Dubois, parlait des avantages (ou des gratifications) psychologiques<sup>54</sup> *de la blancheur (psychological wages of whiteness)* mais il savait que le soutien des Euro-Américains au système capitaliste ne leur était que très peu profitable, si l'on considère le fait que le pouvoir et la richesse sont concentrés entre les mains d'une infime minorité d'entre eux. Comme le disait Huey Newton, l'un des principaux dirigeants du Black Panther Party, «*Souvent, le Blanc le plus pauvre est le plus raciste parce qu'il a peur de perdre quelque chose ou de découvrir quelque chose qu'il n'a pas*<sup>55</sup>».

Malgré ces limites, cette conception de la «blanchité», que l'on retrouve aussi chez Theodor W. Allen, n'a rien à voir avec la démarche identitaire des gauchistes, libertaires et universitaires postmodernes actuels, prompts à dénoncer l'antiracisme moral social-démocrate mais particulièrement enclins à se servir de l'expression «privilèges» dans un sens culpabilisateur pour les exploités d'origine européenne.

#### \* Quel est l'apport de Theodore W. Allen ?



<sup>53</sup> «The Proof of Whiteness: More than Skin Deep», *op. cit.* Le réseau Colours of Resistance (aujourd'hui disparu) inspire plusieurs organisations antiracistes qui ont une rhétorique libertaire.

<sup>54</sup> Ce qu'exprima cyniquement le sénateur Jefferson Davis (1808-1889), juste avant le débat de la Guerre de Sécession, en déclarant «*l'esclavage des Noirs élève chaque homme blanc au même niveau général, il dignifie et exalte chaque homme blanc par la présence d'une race inférieure*». Il devint ensuite président de la Confédération sudiste.

<sup>55</sup> <http://hiphopandpolitics.com/2012/05/11/looking-back-at-huey-newtons-thoughts-on-gay-rights-in-the-wake-of-obamas-endorsement/>

Voici ce qu'en dit David Roediger : «*De la même manière, Theodore Allen s'est appuyé sur un demi-siècle de militantisme radical pour la rédaction des deux volumes de The Invention of the White Race dans les années 1990, après avoir préalablement publié une série d'articles et de pamphlets chez des éditeurs radicaux vers la fin des années 1950. (...) Pendant les années 1960, Allen a tenté de pousser la Nouvelle Gauche sur son point aveugle concernant la race, et particulièrement autour de ce qu'il considérait comme la vraie "institution particulière" dans l'histoire des États-Unis : la formation de la race blanche. Le travail historique d'Allen a consisté à fonder la thèse selon laquelle l'identification de certains travailleurs à la race blanche constituait le "talon d'Achille" des possibilités révolutionnaires aux États-Unis. (...) Contrairement à d'autres qui ont adopté le terme "privilège de peau blanche", comme la tendance Weatherman au sein du Students for a Democratic Society (SDS), l'analyse d'Allen considérait que les ouvriers blancs étaient capables de s'engager dans des actions révolutionnaires. Au fur et à mesure qu'ils apprendraient à ne pas se laisser dévier de leurs propres intérêts par de maigres, et même pitoyables, avantages, ces ouvriers viendraient selon lui à voir les luttes pour la libération d'autres races comme étant centrales à un mouvement de lutte des classes. Comme l'indique le titre d'une brochure de 1967 auquel Allen a contribué, "Comprendre et combattre la suprématie blanche", ces deux tâches sont devenues pour lui inséparables (...). En 1975, au moment de la parution de son pamphlet "La lutte des classes et l'origine de l'esclavage racial : l'invention de la race blanche", Allen avait fait de la rébellion interracial de Nathaniel Bacon l'évènement clé du mouvement vers la constitution de la race comme charnière du contrôle des classes par l'élite en Virginie. (...) Dans ses deux grands volumes sur cette invention, le développement par les Britanniques de strates intermédiaires pour imposer le colonialisme en Irlande fournit non seulement un élément de comparaison avec la Virginie du XVIIe siècle, mais aussi un cas dont les leçons ont été tirées de manière inter-impériale dans l'administration de différents endroits du territoire nord-américain. En se concentrant sur ces deux cas, Allen arrache l'oppression raciale à l'intemporalité des réalités dites naturelles pour en faire un phénomène historique de longue date et souvent décisif.*» (Cf. <http://revueperiode.net/marxisme-et-theorie-de-la-race-etat-des-lieux/>. ) Certains textes d'Allen sont disponibles sur Internet, notamment un résumé de son ouvrage principal *The Invention of the White Race*. On trouvera les références en anglais à la fin de cette notice : [https://en.wikipedia.org/wiki/Theodore\\_W.\\_Allen](https://en.wikipedia.org/wiki/Theodore_W._Allen)

Comme l'écrit Camilla Bassi, «*Les partisans de la théorie du "privilège" préfèrent parler de "suprématie blanche" plutôt que de "racisme", mais la "suprématie blanche" n'explique pas mieux le racisme : par exemple, elle est incapable d'analyser le racisme anti-Irlandais, le racisme anti-Roms, et l'antisémitisme, et ne permet pas de réagir politiquement face à ces phénomènes. Et l'accent mis sur la valeur du témoignage personnel (rappelez-vous, comme l'affirme McIntosh, "l'expérience individuelle est sacrée"<sup>56</sup>) prévaut sur la possibilité de définir la moindre vérité universelle. L'effet net de cette théorie sur ceux qui veulent résister est "Il n'y a pas de solution"<sup>57</sup>*».

Cette «théorie du privilège» repose sur une vision déformée des rapports sociaux : «*La société est considérée comme une balançoire à bascule: vous êtes en haut parce que je suis en bas, et vous occupez une position élevée parce que vous me maintenez plus bas que vous. Il s'agit d'une distorsion*

---

<sup>56</sup> Comme l'exprime clairement cette participante à un «atelier non mixte» (traduire : organisé sur une base ethno-raciale) explique clairement : «*Pour la première fois, j'ai mis des mots sur tout ce que je ressentais sans jamais oser le dire, par crainte d'être jugée excessive ou qu'on me renvoie au visage le message "Stop à la victimisation".*» (Souligné par moi)

[http://www.lemonde.fr/societe/article/2017/12/18/non-mixite-et-racisme-d-etat-les-nouveaux-militants-antiracistes-expliquent-leur-demarche\\_5231167\\_3224.html#dWMx3XXyL2J5uRzG.99](http://www.lemonde.fr/societe/article/2017/12/18/non-mixite-et-racisme-d-etat-les-nouveaux-militants-antiracistes-expliquent-leur-demarche_5231167_3224.html#dWMx3XXyL2J5uRzG.99)

<sup>57</sup> Cf. Camilla Bassi : «*On Identity Politics, Ressentiment, and the Evacuation of Human Emancipation*»

[https://www.academia.edu/25767467/On\\_Identity\\_Politics\\_Ressentiment\\_and\\_the\\_Evacuation\\_of\\_Human\\_Emancipation\\_Final\\_Draft\\_](https://www.academia.edu/25767467/On_Identity_Politics_Ressentiment_and_the_Evacuation_of_Human_Emancipation_Final_Draft_)

personnalisée des rapports sociaux réduits à deux camps, “moi contre vous” (avec diverses combinaisons intersectionnelles), qui engendre le ressentiment et exclut toute politique de classe<sup>58</sup>.)»

Ce ressentiment inévitable conduit à considérer que les «Noirs» sont discriminés et souffrent uniquement à cause des «Blancs» (toutes classes confondues), les lesbiennes et les homosexuels uniquement à cause des hétéros, les femmes uniquement à cause des hommes, les «non-Blancs» uniquement à cause des «Blancs», etc.

Cette théorie du «privilège» est d’autant plus défaitiste et paralysante que ses partisans affirment que «l’on ne peut pas plus renoncer à un privilège que l’on peut renoncer à respirer<sup>59</sup>». Ou proclament : «Je n’ai pas la moindre idée du rôle révolutionnaire que pourraient avoir des hommes blancs hétérosexuels, dans la mesure où ils sont l’incarnation même d’intérêts de pouvoir personnels et réactionnaires» (Robin Morgan, introduction à l’anthologie de textes féministes *Sisterhood is powerful*).

#### 11. «Un militant de couleur ne peut pas être raciste dans la mesure où la lutte contre l’oppression raciale entretient des interconnexions avec tous les problèmes affectant les gens de couleur<sup>60</sup>.»

Cette affirmation caricaturale éclaire pourquoi le racisme est vu, par la majorité des militants gauchistes et désormais pas mal de libertaires comme un problème purement occidental et européen. La question des «Rohingas» en Birmanie et le film de Barbet Schroeder sur *Le vénérable W* montrent pourtant que le racisme, en tant que système d’oppression **structurel**, n’est pas réservé aux «Blancs occidentaux». *Idem* pour la façon dont les Libyens, les Egyptiens, les Marocains ou les Algériens traitent les immigrés originaires d’Afrique sub-saharienne, qui a évidemment un lien avec la traite négrière intra-africaine et le statut des personnes d’origine africaine dans ces sociétés.

Certains libertaires vont jusqu’à bannir l’usage de l’adjectif antiraciste pour les «gens de couleur» et à lui préférer des «synonymes» (*sic* !) comme «*combattant de la liberté, prisonnier politique, prisonnier de guerre, frère, sœur*<sup>61</sup>» (*resic* !)

#### 12. «Racisés», «non-Blancs», «gens de couleur<sup>62</sup>», «ex-colonisés», «immigrés postcoloniaux» sont quasiment synonymes et interchangeables.

Les militants libertaires et gauchistes se sont mis à utiliser ces termes, en mélangeant donc des catégories politiques (ou sociales) et des catégories **raciales-biologiques**. Et en y ajoutant des catégories **religieuses**, puisque désormais les musulmans sont considérés en bloc (donc aussi les convertis européens de plus en plus nombreux, y compris parmi les djihadistes) comme des «racisés» ou des «ex-colonisés» !

Cette **confusion conceptuelle** est particulièrement dommageable à la lutte contre le racisme car les pratiques discriminatoires ne relèvent pas toutes des séquelles de la colonisation. Le racisme anti-Roms et ce qu’il faut appeler, faute d’un meilleur terme, le «racisme antimusulmans», n’ont pas ou peu de rapports avec le colonialisme. Le premier est très ancien et relève de survivances précapitalistes au sein du monde moderne<sup>63</sup> ; quant au second, il est beaucoup plus récent.

---

<sup>58</sup> Camilla Bassi, *op. cit.*

<sup>59</sup> Cf. la page XXV de l’introduction de Kimmel, M. S. et A. L. Ferber (2013). *Privilege: A Reader*, Westview Press, cité dans Camilla Bassi, *op. cit.*

<sup>60</sup> Définition tirée du site «Colours of resistance» <http://www.coloursofresistance.org/definitions/anti-racist/>. L’expression «gens de couleur» est une expression raciste abondamment utilisée par les... antiracistes. Le «blanc» est une couleur aux multiples nuances... comme le reconnaissent d’ailleurs les théories biologiques racistes occidentales, puisqu’elles évoquaient des types alpin, méditerranéen, etc., en fonction de certaines caractéristiques physiques censées décrire les sous-catégories de «Blancs».

<sup>61</sup> *Idem.*

<sup>62</sup> Tous les militants d’extrême gauche ou libertaires qui traduisent «*brown*» par «non-Blancs», «racisés» ou «gens de couleur» en français **dissimulent le fait** qu’il s’agit d’une vieille catégorie racio-biologique.

<sup>63</sup> Selon Martin Bernal, en Europe du Nord, au XV<sup>e</sup> siècle, on méprisait les Roms parce que l’on établissait un lien entre leur couleur de peau «foncée», leur personnalité prétendument maléfique, leur infériorité sociale et leur appétit sexuel jugé démesuré – tout cela, bien avant le colonialisme donc !

Le racisme antimusulmans est lié à plusieurs phénomènes, qui se combinent différemment selon les pays, et il ne peut se résumer à la «suprématie blanche». Il résulte d'une combinaison de plusieurs facteurs, anciens et nouveaux :

- le vieux racisme anti-Arabes, qui remonte aux croisades, à la conquête de la Péninsule ibérique par les troupes du califat omeyyade, et à la colonisation du Maghreb ;
- les formes multiples prises par la xénophobie et le nationalisme dans les différents Etats européens ;
- l'essor de l'islam politique depuis les années 80 ;
- les attentats terroristes commis en Europe par des terroristes venant du Moyen-Orient puis des djihadistes locaux ;
- la présence importante en Europe de migrants récemment arrivés, originaires de pays où l'islam est religion d'Etat, et qui se retrouvent dans des sociétés plus ou moins laïcisées où leur religion n'est pas la bienvenue ;
- la redécouverte de la religion musulmane par des jeunes de la «deuxième génération» qui se servent de cette démarche identitaire pour résister aux discriminations ;
- la formation (ou les tentatives de création) de communautés musulmanes face au racisme institutionnel ou au racisme populaire autochtone ;
- la présence active dans ces communautés de courants fondamentalistes, minoritaires certes, mais financés par des Etats comme l'Arabie saoudite ;
- la crise d'une Union européenne qui a du mal à constituer une nouvelle puissance impérialiste supranationale et dont l'idéologie humaniste-universaliste peine à se traduire en actes et à convaincre de ses vertus les nouveaux arrivants.

Réduire les problèmes sociaux à des problèmes **raciaux**, loin de faciliter l'union entre les exploités, la rend plus difficile à réaliser, morcèle les problèmes à l'infini. Ce qui peut unir un ferrailleur rom, un vigile malien, un plongeur sri-lankais, une couturière thaïlandaise, une femme de ménage ukrainienne et un repasseur chinois, ce n'est pas leur passé colonial commun ni leur appartenance commune à une fumeuse «race sociale», mais leurs **intérêts de classe**.

Seule la prise de conscience de leurs intérêts communs peut leur permettre de se battre pour des revendications identiques : droit au logement, droit au travail, droit à la santé, égalité des salaires, droit à la formation linguistique et professionnelle, liberté totale de circulation, titre de séjour de dix ans (ou mieux naturalisation au bout d'un an de séjour), etc.

On pourrait ajouter aussi, même si certains aspects concernent plus particulièrement les Etats-Unis : *«la fin du profilage racial sur les autoroutes [et dans les quartiers populaires], la fin des pratiques discriminatoires dans la recherche et les diagnostics médicaux, la lutte contre les pratiques d'exclusion dans les syndicats du bâtiment [ou de toute autre branche], la fin de la criminalisation de la jeunesse d'origine africaine [et plus généralement non européenne], la fin de l'emprisonnement et de la suppression des droits civiques qui frappent des millions de personnes<sup>64</sup>».*

C'est d'ailleurs ce que comprenaient les féministes afro-américaines du Combahee River Collective quand elles écrivaient : *«Nous souhaitons bien sûr nous engager particulièrement dans le travail et dans les luttes où la race, le sexe et la classe constituent des facteurs simultanés d'oppression. Nous pourrions par exemple nous impliquer dans l'organisation des femmes sur leur lieu de travail, dans des usines qui emploient des femmes du tiers monde ; faire des piquets de grève devant un hôpital qui réduit l'offre de santé déjà insuffisante qu'il fournit à une communauté du tiers monde, ou encore monter un centre d'aide d'urgence face au viol dans un quartier noir. Un autre thème serait l'organisation autour des politiques sociales, des crèches et des garderies<sup>65</sup>.»*

A lire ce Manifeste, on mesure à quel point les Identitaires de gauche et les féministes actuelles sont à des années-lumière du Combahee River Collective. Seule la conscience d'intérêts de classe communs permettra un combat pour la destruction du capitalisme et de l'Etat, et la prise du pouvoir par les travailleurs, quelles que soient leurs origines, leur sexe et leur orientation sexuelle.

---

<sup>64</sup> John Garvey, «The Abolitionist Alternative in the 21st century», *op. cit.*

<sup>65</sup> Cf. <http://journals.openedition.org/cedref/415>

13. «**Même lorsqu'un ouvrier blanc et un ouvrier noir travaillent dans la même usine, leur relation au sein de cette entreprise est celle entre un colonisateur et un colonisé<sup>66</sup>**».

Cette phrase montre à quel point l'idéologie «postcoloniale» qui prétend s'attaquer à la «suprématie blanche» est réactionnaire et défaitiste... Mais finalement nous le savions déjà, et nous n'avons pas besoin de lire la prose des gauchos-libertaires américains, nous avons les mêmes à la maison, en l'occurrence le PIR et une pléthore d'universitaires qui n'ont rien à faire de la lutte de classe et de la révolution sociale.

\*\*\*\*

Fondamentalement, que ses partisans en soient conscients ou pas, ces théories de la «race sociale» et de la «blanchité» n'ont qu'une seule fonction : empêcher les exploités de **s'unir entre eux sur la base de leur appartenance à une même classe sociale**. Ces théories considèrent la lutte de classe comme ringarde et dépassée ; elles prétendent privilégier la convergence des «nouveaux mouvements sociaux» ou identitaires, convergence qui n'a aucun projet politique commun....

Ces théories servent en réalité à légitimer les divisions bien réelles (sociales, sexuelles, nationales, ethniques, religieuses) qui pourrissent le quotidien de la classe ouvrière en Europe comme aux Etats-Unis et amènent les prolétaires à s'affronter entre eux. Elles morcellent un combat déjà très difficile à mener contre l'exploitation capitaliste, l'Etat et les différentes formes d'oppression, en de multiples luttes concurrentes, en de multiples **groupes de pression identitaires rivaux<sup>67</sup>**.

Ces théories sont conformes au fonctionnement actuel du capitalisme mondialisé qui sait non seulement diviser pour régner, mais aussi et surtout rentabiliser économiquement, commercialement et socialement l'existence de communautés différentes... quitte à les créer. Ces communautés imaginaires sont travaillées au corps par des entrepreneurs identitaires, de gauche comme de droite, qui rivalisent pour avoir accès aux prébendes de la représentation politique, à une petite fraction du pouvoir et des richesses produites par les exploités, y compris ceux appartenant aux minorités qui sont l'objet du racisme structurel. C'est dans cette perspective critique qu'il faut considérer les pseudo-concepts de «race sociale» et de «blanchité».

Y.C., *Ni patrie ni frontières*, 28/01/2018

**REMERCIEMENTS** : je suis reconnaissant à Camille, Charles, Loren, Michel et Pierre de leurs critiques et suggestions, même s'ils ne sont pas responsables de mes erreurs ou s'ils contestent mon point de vue !

\*\*\*\*

\* **Quelques textes publiés dans la revue *Ni patrie ni frontières*** sur des questions liées au racisme et à l'antiracisme en France et aux Etats-Unis

– La racialisation des questions sociales mène à une impasse (2005, <http://www.mondialisme.org/spip.php?article967>)

– Du “Black/Blanc/Beur” à la “race sociale”. La confusion s'épaissit chez les gauchistes gaulois, (2015, <http://www.mondialisme.org/spip.php?article2395>)

– Dialogue autour du Parti des Indigènes de la République : articulation entre antiracisme et lutte de classe (2016, <http://www.mondialisme.org/spip.php?article2438>).

– Haine de l'autre, racisme et religion, 2011, <http://mondialisme.org/spip.php?article2084>

---

<sup>66</sup> «Shinin the Lite on White. Part One : White Privilege» de Sharon Martinas, <http://www.coloursofresistance.org/741/shinin-the-lite-on-white-part-one-white-privilege/>

<sup>67</sup> C'est ainsi que le féminisme lui-même est fractionné par certaines militantes en «féminisme blanc», «féminisme indigène», «féminisme occidental», «féminisme islamique», «afro-féminisme», qui eux-mêmes peuvent être divisés en de multiples sous-catégories

- Tableau récapitulatif des stéréotypes judéophobes que l’on retrouve à gauche et à l’extrême gauche, 2016, <http://mondialisme.org/spip.php?article2441>.
- Racisme antimusulmans et antisémitisme en Europe : deux fléaux qu’il faut combattre ENSEMBLE, 2015, <http://mondialisme.org/spip.php?article2290>.
- «Racisme institutionnel et action affirmative» (2007) <http://www.mondialisme.org/spip.php?article1057>
- «Sur les “ questions noires ” dans l’Hexagone : quelques hypothèses» (2007) <http://mondialisme.org/spip.php?article1066>
- «“ Noirs de France ” : ébauche d’une chronologie», 2007, <http://www.mondialisme.org/spip.php?article1052>
- Les 6 péchés capitaux de la gauche identitaire postmoderne (2010) <http://www.mondialisme.org/spip.php?article1533>
- «Race, culture, peuple, racisme, civilisation : quelques définitions provisoires» (2012) <http://mondialisme.org/spip.php?article1827>
- Sur le mouvement de libération noire aux Etats-Unis, 2017, <http://www.mondialisme.org/spip.php?article2617>
- Un grand oublié : le prolétariat afro-américain, 2017, <http://www.mondialisme.org/spip.php?article2535>
- Sur l’histoire des Panthères noires : introduction, 2017, <http://www.mondialisme.org/spip.php?article2619>
- Résumé critique d’une conférence de David Hilliard (2017), <http://www.mondialisme.org/spip.php?article2620>
- Sur le livre de Paul Alkebulan, *Survival pending revolution, The history of the Black Panther Party*, <http://www.mondialisme.org/spip.php?article2623>
- A propos de *Will you die with me ?* de Flores Alexander Forbes, <http://www.mondialisme.org/spip.php?article2627>
- Sur le livre d’Evans D. Hopkins, *Life after life. A story of rage and redemption*, Free Press, 2005, <http://www.mondialisme.org/spip.php?article2624>
- Sur les «programmes de survie» du BPP, 2017, <http://www.mondialisme.org/spip.php?article2628>
- A propos du livre de James A. Geschwender, *Class, Race, and Worker Insurgency – The League of Revolutionary Black Workers* (<http://www.mondialisme.org/spip.php?article2422>)
- A propos du livre de Sam Johnson : *Toute ma vie j’ai lutté. De l’Alabama à Los Angeles et à Detroit*, <http://mondialisme.org/spip.php?article2512>
- Sur le livre d’Annelise Orleck, *Storming Caesars Palace, How Black Mothers Fought Their Own War on Poverty*, <http://mondialisme.org/spip.php?article2516>
- **Loren Goldner** : Les Premiers Américains en rouge, noir et blanc. Race et classe aux Etats-Unis (1992)
- **Loren Goldner** : Race et Lumières (1). De l’antisémitisme à la suprématie des Blancs 1492-1676 (1997). (2): Des Lumières anglo-françaises et au-delà : <http://mondialisme.org/spip.php?article2563>.